

# DANS LES ECOLES FRANCO - MUSULMANES

J'ai dit que le récit libre ne donnait certains jours rien du tout. Cela me lassait d'autant plus que certains élèves, pour se rendre intéressants me racontaient des choses invraisemblables, inventées de toutes pièces. D'autre part, la traduction en était toujours malaisée, laborieuse et longue, d'autant plus que j'ignore tout de la langue arabe.

L'enfant, pensant dans sa langue maternelle, a tout naturellement tendance à s'exprimer dans cette langue et l'effort de traduction en langue étrangère est peut-être un peu rebutant s'il n'est pas motivé. C'est pour amener l'enfant à penser en français que Boisbourdin propose de bannir de la classe la langue maternelle, afin de créer un milieu essentiellement français. J'avais moi aussi pensé à cela, car vous pensez bien que Musulmans et Italiens s'expriment familièrement dans leur langue maternelle et ne parlent le français qu'au cours des exercices scolaires. Mais, à la réflexion, cette *contrainte* ne me parut nullement recommandable ; et comment y parvenir autrement que par la contrainte ?

En outre, le récit libre me sembla insuffisant pour l'élargissement de la connaissance de l'enfant et, par là même, de ses moyens d'expression, ceux-ci étant liés à celle-là : monotonie dans le fond (relation de jeux d'enfants, d'incidents de la rue, discussions et disputes, batailles, larcins...) et dans la forme (hier soir, j'ai... etc...), tel est le reproche que je fais aux récits libres du C.P.

Il faut forcer l'attention de l'enfant. Autrement *il n'observe pas*. Il voit, mais ne regarde pas, à moins qu'un motif quelconque ne l'y invite : le mouvement, par exemple. Presque tous les récits d'enfants sont pleins d'actions. Par contre, il ne s'intéresse guère aux états statiques, à moins qu'ils ne s'inscrivent en dehors du domaine de sa connaissance et de ses habitudes. L'observation du milieu ambiant, et où s'agitent pourtant les êtres qui le peuplent et

l'animent — est rarement spontanée : il faut la provoquer. Je n'ai jamais eu de récits sur le travail des hommes, sur leur activité productive en général, ni sur celle des animaux domestiques. J'en ai eu quelques-uns sur celle des animaux sauvages (méfais du chacal...). En général, les récits enfantins ne sont pas sortis du cadre de l'activité enfantine.

Je me demande s'il ne faut pas voir là aussi l'effet de circonstances défavorables : les enfants sortis de l'école se retirent dans leur « Mechta » bâtie à l'écart de l'agglomération européenne artisanale, sur une butte dépourvue d'eau et, par conséquent, inculte. (aucun jardin, évidemment). Les parents, le père surtout, est employé chez le colon, souvent à plusieurs kilomètres de la Mechta. A la Mechta, pas un arbre, pas un oiseau : la désolation. Si donc mes petits ne relaient que des faits banaux ou insignifiants, c'est qu'ils n'avaient pas autre chose à dire.

La vie enseigne, c'est vrai... à condition qu'on l'explore, sinon on risque fort de l'ignorer. Placé dans ces conditions, j'ai dû m'adapter aux circonstances. Chaque matin, de 9 heures à 9 h. 30 environ, nous faisons une sortie au cours de laquelle nous observons et agissons (les occasions ne manquent jamais) et nous *relatons notre activité dans un texte mis au point collectivement, sur place, et rédigé sur un carnet de poche que j'emporte avec moi.* Lorsque nous revenons en classe, je copie le texte au tableau. Les élèves d'ailleurs me le dictent, le plus souvent sans l'aide du carnet, de mémoire.

Les résultats que j'obtiens ainsi me paraissent appréciables. J'ajoute que, pour que ces sorties soient vraiment fructueuses, il doit régner entre les élèves et le maître un climat de franche camaraderie. Elles ne doivent pas être une contrainte pour le maître qui doit pouvoir s'intéresser réellement aux choses qui l'entourent. D'ailleurs, au cours de ces sorties, on se sent une âme d'enfant et l'on découvre plus d'une chose que l'on aurait ignorée en restant confiné entre les quatre murs de la classe. Le milieu n'est plus pour nous une chose étrangère. On fait corps avec lui, on s'y intègre.

Votre lettre m'a aussi donné l'occasion de relire votre article paru dans le numéro 7 de *L'Éducateur* (et j'en ai tiré profit) ainsi que celui de M. Boisbourdin dans « Soleil » et je m'aperçois que l'un et l'autre envisagent cette méthode avec cette différence que vous n'en faites qu'un pis-aller tandis que notre collègue d'Algérie l'emploie couramment.

Je pense qu'il est possible d'employer l'un et l'autre procédé, l'un complétant l'autre.

Ainsi, l'observation du milieu se poursuit journellement et élargit la connaissance de l'enfant en même temps qu'elle enrichit ses moyens d'expression.

Voici, pris dans l'ordre chronologique depuis le 5 mai, les sujets étudiés au cours de nos

sorties, sans que nous nous soyons éloignés de plus de cinquante mètres de l'école :

Le chantier des travaux publics. — Le café des Anciens Combattants (Café Maure). — M. M. Berek moissonne son blé (procédé archaïque). — La moissonneuse-lieuse (progrès : petite culture). — La moissonneuse-batteuse (procédé moderne). — La tempête (ses méfaits). — Le tarare (vannage du blé). — Les petits planeurs. — Transport du blé aux silos (camion, remorque). — Les hirondelles (ont fait leur nid dans la classe). — La colère de Habib. — La corvée d'eau. — Sous les frênes.

S. DAVIAULT.